

eux et avec les habitans dans la plus grande sécurité. L'attrait des Malais pour le brigandage avait enfin cédé à un intérêt plus sûr que les succès toujours vagues, toujours douteux de la piraterie.

La modestie qu'affectèrent les Portugais à leur arrivée et durant leur séjour dans la rade et dans la cité ne donna pas d'eux l'opinion qu'ils avaient cherché à inspirer. Leurs usurpations dans l'Inde avaient rendu leur pavillon si suspect, et les Arabes communiquèrent si rapidement leur animosité contre ces redoutables concurrens, qu'on s'occupait du soin de les détruire. Des pièges leur furent tendus, et ils y tombèrent malgré les avertissemens réitérés qui leur furent donnés par quelques hommes modérés qui n'approuvaient pas les perfidies méditées contre des étrangers dont la conduite avait été jusqu'alors sans reproche. Plusieurs d'entre eux furent massacrés, d'autres mis aux fers. L'escadre, délabrée, alla se radouber au Malabar, et regagna Lisbonne, la moitié moins forte qu'elle n'en était partie.

Albuquerque n'avait pas attendu ces violences pour tourner ses regards avides vers Malacca. Elles dûrent cependant lui être agréables, parce qu'elles donnaient aux hostilités qu'il méditait un air de justice propre à diminuer la haine qu'elle devait attirer naturellement au nom portugais. Le temps aurait affaibli une impression qu'il croyait lui être avantageuse, et sans perdre un moment, il mit à

la voile à Goa au commencement de 1511 pour se rendre où l'ambition et la vengeance l'appelaient.

Sur sa route se trouvait l'île de Ceylan, qui a quatre-vingts lieues de long sur trente dans sa plus grande largeur, et n'est éloignée que de quinze lieues de la côte de Coromandel. Dans les siècles les plus reculés, elle était très-connue sous le nom de Taprobane. Le détail des révolutions qu'elle doit avoir éprouvées n'est pas venu jusqu'à nous. Tout ce que l'histoire nous apprend de remarquable, c'est que les lois y furent autrefois si respectées, que le monarque n'était pas plus dispensé de leur observation que le dernier des citoyens. S'il les violait, il était condamné à la mort; mais avec cette distinction, qu'on lui épargnait les humiliations du supplice. Tout commerce, toute consolation, tous les secours de la vie lui étaient refusés, et il finissait misérablement ses jours dans cette espèce d'excommunication.

Si les peuples connaissaient leurs prérogatives, cet ancien usage de Ceylan subsisterait dans toutes les contrées de la terre; et tant que les lois ne seront faites que pour les sujets, ceux-ci s'appelleront comme ils voudront, ils ne seront que des esclaves. La loi n'est rien, si ce n'est pas un glaive qui se promène indistinctement sur toutes les têtes, et qui abat ce qui s'élève au-dessus du plan horizontal sur lequel il se meut. La loi ne commande à personne, ou commande à tous. Devant

XI.
Établissement des Portugais à Ceylan.

parts de tous les êtres indépendans. Malheur aux nations policées qui voudront s'élever contre les forces et les droits des peuples insulaires et sauvages! Elles deviendront cruelles et barbares sans fruit; elles sèmeront la haine dans la dévastation, et ne recueilleront que l'opprobre et la vengeance.

Après la prise de Malacca, les rois de Siam, de Pégu, plusieurs autres, consternés d'une victoire si fatale à leur indépendance, envoyèrent à Albuquerque des ambassadeurs pour le féliciter, lui offrir leur commerce, et lui demander l'alliance du Portugal.

xiii.
Établis-
ment des
Portugais
aux Molu-
ques.

Dans ces circonstances, une escadre détachée de la grande flotte prit la route des Moluques. Ces îles, situées près du cercle équinoxial dans l'Océan indien, sont, en y comprenant, comme on le fait communément, celles de Banda, au nombre de dix. La plus grande n'a pas douze lieues de circuit, et les autres en ont beaucoup moins.

Cet archipel paraît avoir été vomé par la mer. On le croirait avec fondement l'ouvrage de quelque feu souterrain. Des monts orgueilleux, dont la cime se perd dans les nues; des rochers énormes, entassés les uns sur les autres; des cavernes hideuses et profondes; des torrens qui se précipitent avec une violence extrême; des volcans annonçant sans cesse une destruction prochaine: un pareil chaos fait naître cette idée, ou lui prête de la force.

On ignore comment ces îles furent d'abord peuplées: mais il paraît prouvé que les Javanais et les Malais leur ont donné successivement des lois. Leurs habitans étaient, au commencement du seizième siècle, des espèces de sauvages, dont les chefs, quoique décorés du nom de rois, n'avaient qu'une autorité bornée, et tout-à-fait dépendante des caprices de leurs sujets. Ils avaient ajouté depuis peu les superstitions du mahométisme à celles du paganisme, qu'ils avaient longtemps professé. Leur paresse était excessive. La chasse et la pêche étaient leur occupation unique, et ils ne connaissaient aucune espèce de culture.

Un peuple sobre, indépendant, ennemi du travail, avait vécu des siècles avec la farine de sagou et l'eau de cocotier, quand les Chinois, ayant abordé par hasard aux Moluques dans le moyen âge, y découvrirent le girofle et la muscade, deux épiceries précieuses que les anciens n'avaient pas connues. Le goût en fut bientôt répandu aux Indes, d'où il passa en Perse et en Europe. Les Arabes, qui tenaient alors dans leurs mains presque tout le commerce de l'univers, n'en négligèrent pas une si riche portion. Ils se jetèrent en foule vers ces îles devenues célèbres, et ils s'en étaient appropriés les productions, lorsque les Portugais, qui les poursuivaient partout, vinrent leur disputer cette grande source de prospérité.

Tous les chefs du petit archipel invitèrent ces navigateurs à former un établissement sur leur

domaine. Ils pensaient généralement que celui d'entre eux qui obtiendrait la préférence ne tarderait pas à prendre un ascendant décidé sur ses voisins. Un empressement si marqué ne produisit rien. Ces étrangers, plus avides de gain que de gloire, aimèrent mieux aller vendre les belles cargaisons qu'ils avaient formées que de s'occuper de l'agrandissement de leur empire. Leurs premiers successeurs se conduisirent de la même manière. Ce ne fut qu'en 1521 qu'on établit un comptoir à Tidor, et que deux ans après il fut élevé une forteresse à Ternate. Pereira, chargé de régler la nouvelle colonie, ne put y réussir. Les finances, les magasins, les douanes, tout était au pillage, malgré sa vigilance et malgré sa sévérité. Il parut impossible de l'intimider ou de le corrompre, et l'on prit le parti de l'assassiner.

Ce premier forfait devint le germe de mille autres. Chaque jour voyait éclore des crimes d'un genre inconnu; chaque jour une ou plusieurs îles devenaient un théâtre de dissolution et de carnage. Quoique les écrivains contemporains aient supprimé des détails trop humiliants pour leur nation, ils ne laissent pas de convenir qu'il n'y eut jamais de peuplade plus dégénérée. On n'y vit qu'un homme vertueux, et ce fut le gouverneur Antoine de Galvam.

C'était un capitaine hardi, entreprenant, toujours en action et toujours heureux, mais en qui l'habitude de la guerre n'avait pas étouffé l'amour

de l'humanité. Son intégrité, sa modération étaient si connues, qu'il se vit offrir une couronne par ces mêmes peuples dont les ordres de ses maîtres lui faisaient un devoir de verser le sang. Une royauté qu'aucune puissance n'eût pu attaquer ne tenta pas cet homme droit et simple. Pauvre au milieu des trésors que dévoraient ses compagnons, et endetté pour le service de l'état, il préféra de repasser en Europe et de s'y mettre entre les mains de ses créanciers. La fatalité, qui semblait poursuivre tous les vainqueurs de l'Inde, le fit mourir dans un hôpital.

Plus les succès que le Portugal obtenait dans l'Orient étaient rapides et brillants, plus l'ambition de son roi Emmanuel devenait ardente. L'ascendant presque romanesque qu'avaient ses sujets dans les contrées les plus intéressantes de cette opulente région fut trop peu de chose à ses yeux avides. Sa nation y était déjà la première. Il voulut qu'elle fût seule, et que les indigènes ne travaillassent, que les peuples étrangers ne consommassent que pour son utilité particulière. Les ordres qu'il donna à ses lieutenants pour assurer à la couronne tous les trésors de l'Inde ne souffraient ni objection ni retardement.

L'Asie, la première partie du globe habitée, fut par conséquent la première civilisée, la première commerçante. Presqu'à l'origine des choses, on voit l'Assyrie riche, sans qu'on ait pu encore découvrir les causes de cette prospérité. Ce qui paraît dé-

xiv.
Manière
dont l'Eu-
rope com-
merçait avec
l'Inde avant
que les Por-
tugais eus-

la loi ainsi que devant Dieu tous sont égaux. Le châtement particulier ne venge que l'infraction de la loi ; mais le châtement du souverain en venge le mépris. Qui osera braver la loi, si le souverain ne la brave pas impunément ? La mémoire de cette grande leçon dure des siècles, et inspire un effroi plus salutaire que la mort de mille autres coupables.

Lorsque les Portugais abordèrent à Ceylan, ils la trouvèrent très-peuplée. Deux nations différentes par les mœurs, par le gouvernement et par la religion l'habitaient.

Les Bédas, établis à la partie septentrionale de l'île, et dans le pays le moins abondant, sont partagés en tribus qui se regardent comme une seule famille, et qui n'obéissent qu'à un chef dont l'autorité n'est pas absolue. Ils sont presque nus. Du reste, ce sont les mêmes mœurs et le même gouvernement qu'on trouve dans les montagnes d'Ecosse. Ces tribus, unies pour la défense commune, ont toujours vaillamment combattu pour leur liberté, et n'ont jamais attenté à celle de leurs voisins. On sait peu de choses de leur religion, et il est douteux qu'elles aient un culte. Elles ont peu de communication avec les étrangers. On garde à vue ceux qui traversent les cantons qu'elles habitent. Ils y sont bien traités et promptement renvoyés. La jalousie des Bédas pour leurs femmes leur inspire en partie ce soin d'éloigner les étrangers, et ne contribue pas peu à

les séparer de tous les peuples. Ils semblent être les habitans primitifs de l'île.

Une nation plus nombreuse et plus puissante, qu'on appelle les Chingulais, est maîtresse de la partie méridionale. En la comparant à l'autre, nous l'appellerions une nation polie. Ils ont des habits et des despotes. Ils ont, comme les Indiens, la distinction des castes, mais une religion différente. Ils reconnaissent un être suprême, et au-dessous de lui des divinités du second, du troisième ordre. Toutes ces divinités ont leurs prêtres. Ils honorent particulièrement dans les dieux du second ordre un Bouddou, qui est descendu sur terre pour se rendre médiateur entre Dieu et les hommes. Les prêtres de Bouddou sont des personnages fort importans à Ceylan. Ils ne peuvent jamais être punis par le prince, quand même ils auraient attenté à sa vie. Les Chingulais entendent la guerre. Ils ont su faire usage de la nature de leur pays de montagnes pour se défendre contre les Européens, qu'ils ont souvent vaincus. Ils sont fourbes, intéressés, complimenteurs comme tous les peuples esclaves. Ils ont deux langues, celle du peuple et celle des savans. Partout où cet usage est établi, il a donné au prêtre et au gouvernement un moyen de plus pour tromper les hommes.

Les deux peuples jouissaient des fruits, des grains, des pâturages qui abondaient dans l'île. On y trouvait des éléphans sans nombre, des

pierres précieuses, une grande quantité d'excellente cannelle. C'était sur la côte septentrionale et sur la côte de la pêche, qui en est voisine, que se faisait la pêche de perles la plus abondante de l'Orient. Les ports de Ceylan étaient les meilleurs de l'Inde, et sa position était au-dessus de tant d'avantages.

Les Portugais auraient dû, ce semble, établir toute leur puissance dans cette île. Elle est au centre de l'Orient. C'est le passage qui conduit dans les régions les plus riches. Avec peu de dépense en hommes et en argent, on serait parvenu à la bien peupler et à la bien fortifier. Des escadres nombreuses, parties de toutes les rades de cette île, auraient fait respecter le nom de ses maîtres dans toute l'Asie; et les vaisseaux qui auraient croisé dans ses parages auraient facilement intercepté la navigation des autres nations.

On doit penser qu'aucun de ces avantages n'échappa à la sagacité du vice-roi, et que ce fut pour lui une grande contrariété d'être forcé de renvoyer cette acquisition à un autre temps. Il ne s'occupait point non plus de la côte de Coromandel, quoique plus riche que celle de Malabar. Cette dernière n'offrait que des marchandises de médiocre qualité, beaucoup de vivres, un peu de mauvaise cannelle, assez de poivre; du cardamome, sorte d'épicerie dont les Orientaux font un grand usage. La côte de Coromandel fournit les plus belles toiles de coton qu'il y ait dans l'uni-

vers. Ses habitans, pour la plupart naturels du pays, et moins mêlés d'Arabes et d'autres nations, sont les peuples les plus doux et les plus industrieux de l'Indostan. D'ailleurs, en remontant la côte de Coromandel vers le nord, on trouve les mines de Golconde. De plus, cette côte est admirablement placée pour recevoir les marchandises de Bengale et d'autres contrées.

Cependant Albuquerque n'y fit point d'établissement. Ceux de Saint-Thomé et de Négapatan ne furent formés qu'après lui. Il savait que cette côte est dépourvue de ports, qu'elle est inabordable dans certains temps de l'année, et qu'alors des flottes n'y pourraient pas secourir des colonies. Enfin il pensa qu'étant maître de Ceylan, conquête qu'il se promettait de faire, les Portugais le seraient du commerce du Coromandel, s'ils s'emparaient de Malacca.

Mahmoud, qui, depuis quelques années, avait secoué le joug de Siam, qui était parvenu à se rendre redoutable à son ancien souverain, ainsi qu'aux autres princes ses voisins, s'attendait à voir arriver Albuquerque, et pensait avoir pris des mesures suffisantes pour repousser ce conquérant. Ce ne furent pas cependant ces préparatifs, tout imposans qu'ils étaient, qui enchaînèrent quelques jours la valeur du général chrétien. Le sage roi d'Aravio était du nombre des prisonniers de la première expédition. On menaçait de le faire périr au moment où commencerait le siège.

xii.
Les Portugais font la conquête de Malacca.

Albuquerque était sensible, et il était arrêté par le danger de son ami, lorsqu'il en reçut ce billet : *Ne pensez qu'à la gloire et à l'avantage du Portugal; si je ne puis être un instrument de votre victoire, que je n'y sois pas au moins un obstacle.*

La place, quoique défendue par une garnison qui pouvait passer pour une armée, fut attaquée et prise, après bien des combats douteux, opiniâtres et sanglans, par huit cents Portugais, soutenus seulement par deux cents Malabares, accoutumés à vaincre sous ces modèles d'héroïsme militaire. On y trouva des trésors immenses, des magasins remplis des plus riches marchandises, et, si l'on pouvait accorder une foi entière à des historiens passionnés pour le merveilleux, trois milles pièces de canon, dont deux mille étaient de bronze. Une citadelle solidement construite devait garantir la stabilité de la conquête, et y rappeler les affaires, que les troubles en avaient éloignées.

Comme les Portugais se bornèrent à la possession de la ville, ceux des habitans, tous sectateurs d'un mahométisme fort corrompu, qui ne voulurent pas subir le joug, s'enfoncèrent dans les terres, ou se répandirent sur la côte. En perdant l'esprit de commerce, ils ont repris toute la violence de leur caractère. Ce peuple ne marche jamais sans un poignard qu'il appelle *cric*. Il semble avoir épuisé toute l'invention de son génie sanguinaire à former cette armée meurtrière. Rien

de si dangereux que de tels hommes avec un tel instrument. Embarqués sur un vaisseau, ils poignent tout l'équipage au moment de la plus profonde sécurité. Depuis qu'on a connu leur perfidie, tous les Européens ont pris la précaution de ne pas se servir de Malais pour matelots. Mais ces barbares, enchérissant sur leurs anciennes mœurs, où le fort se faisait honneur d'attaquer le faible, animés aujourd'hui par une fureur inexplicable de périr ou de tuer, vont, avec un bateau de trente hommes, aborder nos vaisseaux, et quelquefois ils les enlèvent. Sont-ils repoussés, ce n'est pas du moins sans emporter avec eux la consolation de s'être abreuvés de sang.

Un peuple à qui la nature a donné cette inflexibilité de courage peut bien être exterminé, mais non soumis par la force. Il n'y a que l'humanité, l'attrait des richesses ou de la liberté, l'exemple des vertus et de la modération, une administration douce, qui puissent le civiliser. Il faut le rendre ou le laisser à lui-même avant de former avec lui des liaisons qu'il repousse. La voie de la conquête serait peut-être la dernière qu'il faudrait tenter : elle ne ferait qu'exalter en lui l'horreur d'une domination étrangère, et qu'effaroucher tous les sentimens de la sociabilité. La nature a placé certains peuples au milieu de la mer, comme les lions dans les déserts, pour être libres. Les tempêtes, les sables, les forêts, les montagnes et les cavernes sont l'asile et les rem-